

## Pour les arbres

Michel Garneau

---

Number 128, February 2011

Arbres

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64583ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Garneau, M. (2011). Pour les arbres. *Moebius*, (128), 9–14.

# MICHEL GARNEAU

## *Pour les arbres*

a)

Mon frère collectionnait  
Les papillons de nuit,  
En usant d'un enduit,  
Miel, poison, vrai forfait

Commis pour bien la voir,  
L'élégance morte ;  
La connaissance est forte  
Et cruel le savoir.

L'arbre portait l'anneau  
Fatal et au matin  
On cueillait le butin  
Qui m'est encore fardeau ;

Le savoir, la beauté,  
Est-ce qu'ils valaient la peine ?  
Que l'arbre, on l'enfreigne ?  
Les ptites vies ennuitées ?

Je le vois, l'arbre aimé,  
Je le vois, clair comme l'aube,  
À jamais superbe  
D'enfance si bien famée,

Mais je le vois chêne  
Et suis tout incertain,  
Car au doux temps lointain,  
Où je me promène

Ne savais le nommer,  
C'était Le Grand Arbre,  
Notre meilleure ombre,  
Et je savais l'aimer,

Le flattais, l'embrassais,  
Dormais sur cette épaule  
Où sa racine perce le  
Sol et je m'y tassais

Et j'y grimpais, bien sûr,  
C'était le courage,  
Dès qu'on avait l'âge,  
On en savait l'allure.

Il n'est pas le même  
Pour chacun des miens,  
Cet arbre déjà ancien,  
Mais sûrement emblème,

Car les années bruissent  
Dans ses feuilles tout comme  
Le vent qui me somme  
De voir ce qui me tisse.

b)

C'est sous le Grand Arbre que la première fois  
J'ai dormi dehors et les étoiles tremblaient  
Parmi ses feuilles et le vent y sonatait  
À la lune comme un bon romantique ;  
Une chouette sérieuse sonnait le guet,  
Et j'étais encore dans l'ombre du clair lunaire  
Au beau milieu de la nuit car je m'éveillais  
Sans cesse pour me dire comment j'étais heureux  
Que l'herbe soit couleur clinquants de Noël  
Et que les vaguelettes de la rivière  
Murmurent des rythmes de nocturnes et de berceuses  
Et, au matin, l'imposition de la rosée  
Sur mon visage et sur le sac à dodo  
Était apothéose où je dormais encore  
Jusqu'à la douce chaleur et la bonne faim.

c)

J'ai aimé le Richelieu, notre petit fleuve,  
Il est moteur d'une lumière qui rénove,  
Mais j'avais aussi peur de son eau trop sale,  
De ses âcres effluves,  
Mais ces quelques années  
Où je l'ai voisiné  
Étaient quand même des années lustrales,  
Qui me feraient peau neuve,  
En une belle épreuve,

Et j'ai eu le temps d'y planter quelques lilas,  
Dont l'odeur depuis l'enfance toujours me saoula,  
Car elle est le parfum précis de leur couleur,  
Et l'odeur d'être là,  
Cœur de la présence,  
Et profonde instance  
Et véritable perfection qui vit, qui meurt,  
Beauté qui fusera  
Là, vive, et passera.

d)

En ce lieu, au bout d'un grand champ  
Trace d'une ferme morte,  
Auguste cohorte,  
Des peupliers dansent au couchant,

Tremblent dans le bleu de l'aube,  
Semblent grésiller à midi,  
Vieux, un peu déverdis,  
Une tristesse les nimbe.

Une aurore que Claude était fou,  
Et saoul dans ma cuisine,  
La raison il rugine,  
Avec tout son génial bagou.

Il voit les arbres au point du jour,  
« Les soldats de l'aube »,  
Et la peur le perturbe,  
« Ils ont dans le cœur un tambour,

Regarde-les qui viennent vers nous »,  
Je les vois, le cœur me glace,  
L'air tout à coup vorace,  
S'avançant en l'avant-jour flou.

Le soleil sort des nuages,  
Nos soldats sont des arbres,  
Claude les célèbre,  
Tout revient à sa simple image.

Je les tiens en ma mémoire,  
Tueurs de l'ordinaire,  
Les terreurs lunaires,  
La beauté des accroires.

e)

J'ai toujours planté des arbres  
Où je croyais rester longtemps,  
Sans encombres

Mais elles viennent en leur temps  
Et font de nos jours un antan.  
Il faut léguer

L'amélanchier ou le tilleul,  
Prendre ça calme et léger  
D'être fin seul.

f)

Faisant voyager des arbres,  
On se fait collègues du vent,  
Car eux ne sont jamais libres  
D'aller dans l'espace, bravant  
La peur de se perdre dedans  
L'errance, le vagabondant.  
Le vent les pousse dans l'air du temps ;  
Avec bienveillance, fraudant,  
Les déménageons de printemps,  
Repus de leur silence ardent.

(oui j'écris ardent  
pour dire en feu)

g)

Une immense talle de très vieux érables,  
Cinq, six, ils étaient tout à fait pognés ensemble,  
Ptit chanceux, je le dis, cette beauté qui comble  
A longtemps été mon horizon vénérable.

h)

Je voulais qu'on m'y enterre  
Au pied des nobles érables  
Mais nos hivers exécrables  
Et le verglas qui atterre

Nous ont fait quitter la colline  
Et la campagne profonde  
Pour l'aisance citadine,  
Qu'un nouveau jardin on fonde,

Avec ses neufs arbres jeunes  
Dont tout de suite on s'éprenne  
Puisqu'ils sont sveltes et fragiles  
Mais d'une présence volubile

Surtout, devant ma galerie,  
Les frênes nommés Patmore  
Dont tout de suite je m'énamoure,  
Que je nomme sans raillerie

Harriet, oui et Coventry,  
À cause d'un vieux poète anglais  
Dont le grand amour m'attendrit,  
Son Harriet, qu'il adulait,

Le doux Coventry Patmore,  
Encore bouche d'or dans la mort,  
C'est ainsi que je les honore  
En ces frênes, pour longtemps d'aurores.